Peltier
FRC 26722 E
Case FRC 23462

# DOMINE,

## SALVUM FAC REGEM.

---

O vous qui combattez pour un chef régicide,
Examinez ſa vie, & ſongez qui vous guide.
Un jour ſeul ne fait point d'un lâche factieux
Un patriote pur, un prince vertueux.

---

Peltier

SUR LES BORDS DU GANGE

21 Octobre 1789.

THE NEWBERRY LIBRARY

# *DOMINE,*

## *SALVUM FAC REGEM.*

O DOULEUR! le ſecret de l'amitié eſt trahi, un bulletin dicté par la confiance, fruit des épanchemens d'une liaiſon intime avec un parent habitant le fond de la province, m'eſt arraché par l'indiſcrétion la plus révoltante. Ce qui devoit faire dans le ſilence, l'inſtruction d'un frere va ſervir d'arme contre moi entre les mains de mes ennemis; & quels ennemis, grands dieux! des gens puiſſans, des gens en place, des Banquiers opulens, des écrivains célebres, des journaliſtes accrédités, des membres même de l'Aſſemblée Nationale, & je ſuis ſeul contre tous. N'importe, il me reſte mon courage. Je n'ai rien à craindre que la lâcheté, mais je n'aurai point celle de trahir la vérité, & je vais avoir l'horreur de tracer à mon ſiecle la plus odieuſe conſpiration dont les faſtes de la monarchie ſoient ſouillés. Il s'agit d'attaquer un parti populaire, il s'agit de groupper auprès du trône les véritables amis, les vrais protecteurs de la Nation & de ſa liberté; dût la foudre tomber

ſur ma tête ; dût la fatale lanterne m'attendre pour ſa derniere victime, je ſerai l'hiſtorien des myſteres d'iniquités dont nous venons d'être les témoins ; ſi je ſuccombe à cette lutte périlleuſe, mais honorable, j'aurai du moins la conſolation de dire à mon dernier ſoupir, ainſi que Lord Derwenwater : *Dulce & decorum pro patria mori.*

Peuple françois, à quelles extrêmités alloit-on vous réduire ? Rappellez-vous ſi vous le pouvez ſans frémir cette nuit déſaſtreuſe, cette nuit effroyable où vous dirigeâtes votre marche ſur le palais de vos rois ; rappellez vous ces momens lugubres, cette ſoirée ténébreuſe, où les hommes & les élémens ſembloient également conjurés pour nous perdre, cette marche nocturne où le bruit des vents ſe mêloit au ſilence de la terreur, & où les flambeaux qui l'éclairoient ſembloient la rendre plus ſombre ; vous alliez peut-être, animés par des impulſions inconnues, porter le fer & la flamme dans tout le royaume ; vos peres, vos maîtres, vos freres égorgés par vos mains ſanglantes, alloient faire de la France un théâtre d'horreur & de déſeſpoir. Un Dieu a veillé ſur vos deſtinées. Proſternez-vous d'amour & de reconnoiſſance aux pieds de votre auguſte ſauveur. Monarque chéri, ô toi, dont on ne connoîtra peut-être jamais le prix que lorſqu'il ne ſera plus tems ! ô toi qui es venu te précipiter dans les bras de ton peuple, & de ton peuple égaré, daigne recevoir les vœux

d'un ſimple citoyen, qu'ils ſoient les précurſeurs des témoignages brûlants de l'amour & de la vénération de vingt-quatre millions d'hommes libres; tel que ces rois de l'antiquité qui ſe dévouoient pour le ſalut de leur empire, tu nous as ſauvés des portes de la mort, ton apothéoſe eſt déjà au fond de nos cœurs. Enfin tu as oſé être toi-même, & ta timidité n'a plus à craindre d'être calomniée. Ta vertu a paru toute nue, & ton peuple s'eſt réjoui; puiſſes-tu jouir de tes bienfaits pendant un ſiecle; un rempart inexpugnable t'entoure aujourd'hui, que les méchans ſe diſſipent à ton aſpect comme la ſiniſtre orfraye aux premiers rayons du jour; & partageant avec ton peuple fidele la reconnoiſſance due aux illuſtres victimes qui ſe ſont dévouées pour nous, puiſſent déſormais repoſer tranquilles à l'abri de ta couronne, & tes vertueux miniſtres & notre digne magiſtrat, & par-deſſus tout ce jeune héros, dont les plaines d'Yorck & les marbres de Verſailles atteſteront à jamais la gloire & le patriotiſme.

Et vous, madame, vous deſtinée à embellir les jours de notre monarque, & qui en avez depuis ſi long-temps cauſé l'amertume, vous qui venez d'être obligée de courir demi-nue, chercher dans ſes auguſtes bras un aſile contre la mort qui vous environnoit, ſongez qu'une cabale affreuſe veille encore contre vous. Sachez la mépriſer, oſez

promener parmi nous cette affabilité aimable qui vous diſtingue, & que vous égarâtes une fois dans l'orangerie de votre palais; que votre préſence embelliſſe & ranime; tous nos lieux publics, nos temples, nos promenades, & nos ſpectacles. Ah! laiſſez tous les fils de l'intrigue, ils ne ſont pas faits pour la main des graces; rehauſſez les votres par l'exercice de vos devoirs de reine, d'épouſe & mere, & les ſerpens de la calomnie ſe tairont, & de longues vertus feront oublier au peuple de longues erreurs.

*Paris*, 15 *Octobre* 1789. (1)

Encore une révolution, mon ami, eſpérons qu'elle ſera la derniere: au fait.

Vous avez vû par les événemens de la ſemaine paſſée, qu'il y avoit à la Cour un parti pour faire aller le Roi à Metz, & pour fomenter une cabale qui proclamat le Duc d'Orleans Lieutenant-Général du royaume & Mirabeau Maire ou Miniſtre de Paris. Un moment d'yvreſſe, une ſcène de corps de garde, une bêtiſe des Gardes-du-Corps ont découvert toute la trame du Duc de Guiche, & nous avons été ſauvés par un coup de force.

---

*Cette lettre n'ayant point été deſtinée à l'impreſſion, & ayant été écrite avec la rapidité du moment, il eſt inutile de faire l'apologie des négligences qui s'y ſont gliſſées.*

Mais ce n'étoit pas tout, il exiſtoit un autre plan bien plus merveilleux, bien plus digne de ſes illuſtres auteurs. L'iſſue en a été tout auſſi admirable, & Dieu merci, nous n'avons plus aujourd'hui de Prince du ſang à redouter en France; Louis XVI regne ſur Paris, ſur le royaume ſans partage, ſans inquiétude. Nous avons effectivement eu beſoin de protecteurs & de Lieutenants-généraux. M. Necker, M. l'Archevêque de Bordeaux, M. Montmorin, M. de la Fayette nous en ont ſervi, écoutez bien ce qui ſuit:

La trâme qui s'ourdiſſoit, je ne dirai pas tout-à-fait contre la liberté, mais pour un nouvel ordre de choſes, avoit commencé lors de la diſcuſſion des droits des Bourbons eſpagnols, le Duc d'Orleans avoit pu reconnoître alors qu'il avoit un parti aſſez conſidérable dans l'aſſemblée, auſſi ſes vertueux amis n'avoient pas manqué d'exalter ſes idées ſur ce qu'ils appelloient *ſa prodigieuſe popularité.*

Les chefs du conſeil ſecret étoient M. de Chaderno de Laclos, officier d'artillerie, auteur d'un roman honteuſement celebre, nommé *les Liaiſons dangereuſes*, M. de Mir...., le comte de la T.... Sh..... On prétend que l'évêque d'A... entroit pour quelque choſe dans le plan, on varie ſur le poſte reſervé à ſa patriotique complaiſance, les uns diſent qu'on lui deſtinoit les ſceaux, d'autres

les finances. Je croirois plutôt le premier, Mir... n'auroit pas été assez bête pour se dessaisir de la bourse.

Le lieu du rendez-vous des associés étoit la maison de M. de Boulainvilliers à Passy, que le prince louoit depuis peu ; quant aux principales machines dirigées par Laclos, par l'infernal Laclos, c'étoit à Essonne dans une petite maison qu'étoit la manivelle générale de ce rouage destructeur. Essonne est à 7 lieues de Paris entre les magasins à poudre & les moulins de Corbeil ; une intrigue amoureuse servoit de prétexte aux fréquens voyages du prince qui s'y rendoit trois fois la semaine.

Agnès Buffon, puissante legislatrice du duc étoit l'ame de cette dangereuse liaison, Monrose Laclos, la cheville ouvriere des deux puissances ; rien ne manquoit à cet heureux ensemble ; & Grisbourdon S. P... & Bonneau... en partageoient la gloire & la fortune.

Il avoit fallu une grande étude préliminaire pour agencer tout, & sur tout une grande combinaison de choses pour faire sortir le duc d'Orleans de son apathie, de son épicuréisme, tranchons le mot de sa jeanf.........rie habituelle ; mais rien n'étoit impossible au seducteur de la présidente de Tourvel. (1).

---

(1) Voyez les Liaisons dangereuses.

Tout le monde sait qu'il est fort difficile de saisir, dans les premiers instants, tous les détails d'un complot ténébreux ; vous suppléerez donc, mon ami, par la suffisance de mes réflexions particulieres à l'insuffisance des faits qui m'ont été communiqués.

Que vouloit-on, & comment pouvoit-on ? Voilà la base de toutes les affaires, c'est-à-dire, la fin & les moyens.

Que vouloit-on ? Sans doute en ameutant le peuple, les femmes, en faisant manquer le pain, en criant contre la cour, contre l'archevêque de Bordeaux, patriote pur, févere & incorruptible, en faisant soulever le peuple contre M. Necker, M. Bailly & M. la Fayette, en menaçant Mounier qui alla se cacher en quittant la présidence & en disant ces belles paroles : *je ne veux être ni coupable ni complice* ; ils comptoient faire éloigner le roi, ou au moins lui inspirer des inquietudes, l'empêcher de sortir, de faire de l'exercice, en un mot, ils avoient spéculé sur l'humeur d'un peuple poussé aux extrémités & sur les humeurs d'un souverain d'une santé chancelante ; enfin, je ne crains pas de le dire, ils avoient desiré sa mort physique ou politique ; vous sentez que dans un tel état de choses la pharmacie du nouveau club eut aisément travaillé Monsieur. Proscrit avec sa race, le comte d'Artois ne les inquietoit plus, la

régence formée, on n'eut pas manqué de Mathans pour nous délivrer du jeune Eliacin ; le pis-aller, au ſurplus, étoit de ramener au palais royal les beaux jours de la Fillon & du cardinal Dubois. Nous avions préciſément, dans la vertueuſe aſſociation de du Rov....., de Clav......, de Briſſ...., de la Bor...., de Banquiers étrangers, tout ce qu'il nous falloit pour nous renſevelir dans les chiffons de Law ; la fin du dix-huitieme ſiecle eut égalé ſon commencement & les débris de cette nation légere, de bourreaux transformés en zéphirs, alloient une ſeconde fois expirer ſur un lit de roſes.

Voilà pour la fin, venons aux moyens.

L'argent eſt le nerf de toutes les intrigues, il en falloit beaucoup, & il eſt diablement rare ; on a fait faire à ſon alteſſe une quantité prodigieuſe de billets au porteur. M. la Borde de Mereville en a pris tant qu'il a pû. Les courtiers en ont négocié tant qu'on a voulu en prendre ; on va juſqu'à dire dans le public, qu'il y en a pour vingt millions. Je ne crois pas qu'il y en ait pour plus de deux ou trois ; mais quelque ſomme que ce ſoit, cela nous explique aſſez d'où partoient tous ces gens ſoudoyés pour marquer des maiſons, ces billets de caiſſe envoyés à des meûniers, cette affluence ſempiternelle à la caiſſe d'eſcompte pour y avoir de quoi faire les diſtributions de détail, la motion inſignifiante de Cla.... & Mir....,

ces terreurs & ces horreurs qu'on nous tranſmettoit par le canal infect d'un prétendu ami du peuple, qui, par bonheur, n'ont abouti à rien.

M. Delat....... étoit allé, ſur ces entrefaites, ſe faire recevoir commandant de la milice à Montargis. M. Sh, ſecrétaire des commandemens, étoit à Orléans pour la même choſe, & préciſément hier, les lettres d'Orléans nous inſtruiſent de complots, de conſpirations & de maiſons marquées à la craie, de portes ſur leſquelles on avoit peint des ſabres, des têtes de mort; enfin, on ne parloit que d'armées de 60 mille hommes, de famine, de peſte, de femmes avortées; heureuſement il n'y a d'avorté en tout ceci que le projet.

En cet état de choſes il falloit attaquer le miniſtere; on a commencé par l'archevêque de Bordeaux; & pour le préſenter ſous un point de vue défavorable, on a voulu le forcer à renvoyer un M. Coquebert, ſecrétaire du ſceau, pere de famille honnête, ſous le prétexte qu'il étoit placé par M. Barentin; on vouloit lui ſubſtituer un M. Guillaume, avocat & député; le miniſtre a réſiſté; M. Coquebert a été conſervé, & M. Guillaume renvoyé à ſes moutons. On eſt parti de là pour attaquer les formules de ſanction qu'inſpiroit à l'archevêque la dignité de la royauté & celle

de ſa place de chancelier (1) On a donc repandu dans le public qu'il étoit du complot du départ du roi.

Mir....... avoit une vieille haine pour M. de Saint Prieſt ; on lui a permis de la ſatisfaire par cette dénonciation ſi platte & ſi bête que vous connoiſſez ; rappellez-vous qu'il avoit été queſtion de lui pour l'ambaſſade de Conſtantinople. M. de Saint-Prieſt s'y étoit le plus vigoureuſement oppoſé. *Inde iræ.*

L'aimable ſociété, en travaillant ainſi le trône de France, ne perdoit pas de vue le trône de Philippe-le-Bon ; & Agnès Buffon, en échouant au midi, conſervoit toujours l'eſpoir de faire inſtituer au nord quelque nouvel ordre de ſa toiſon, par Philippe-le-Rouge quand elle auroit partagé avec lui l'empire de ſes pays-bas. Des eſpions, des émiſſaires, un certain comte, dont je ne dois pas encore dire le nom, partis avec des ſommes très-conſidérables, ſont occupés dans le Brabant à ſoudoyer un parti. Si l'eſpérance d'y réuſſir eſt chimérique ( les braves brabançons ne voudront

(1) Je dis Chancelier, ( car je ne crois pas à l'inamovibilité de cet auguſte poſte ; & je ne crois pas qu'on laiſſe inhabité un hôtel ſuperbe à la place Vendôme, lorſque le chef eſt exilé, & que la nation loge à grands frais ſon ſuppléant.

point d'un lâche régicide ), au moins le gaſpillage d'argent eſt-il très-réel : courtiſans, courtiſanes & courtiers, tous s'en ſont donnés à cœur-joie.

Les choſes en étoient à ce point : le peuple ſoulevé contre MM. Necker, la Fayette & Bailly, la lanterne prête, les femmes en route pour Verſailles. Tout alloit le mieux du monde : malheureuſement M. Necker, & ſur-tout l'archevêque de Bordeaux, s'oppoſent au départ du Roi. Il vient à Paris, & voilà toute la machine détraquée. Quand le peuple de Paris voit le roi des thuilleries, au diable le roi des halles : la clique s'étoit enferrée d'elle-même. M. la Fayette avoit conquis la confiance du monarque. M. Necker alloit recevoir des ſecours immenſes de la taxe patriotique ; il falloit tout déſorganiſer encore une fois. Un jeune & mielleux évêque nous arrive tout frais moulu, avec ſa motion clerico-financiere, de ſuperbes principes populaires, dont la diſcuſſion peut traîner des mois entiers, avec la ſcience des ajournemens, des incidens, des rédactions. Voilà juſte ce qu'il falloit pour coaguler l'éjaculation du patriotiſme, en faiſant dire partout : C'eſt bien la peine de faire notre bilan, le clergé paiera tout ; il y en a plus qu'il n'en faut ; & en embrouillant de la ſorte tous les moyens du gouvernement, le déſordre général devenoit le point d'appui de nos puiſſances, tout en multipliant les réſiſtances.

L'homme propose, Dieu dispose : Dieu merci, tout a échoué. M. de la Fayette, à son retour de Versailles, a continué d'être infatigable : les districts ont veillé, sans se lasser ; les perquisitions les plus séveres ont donné des traces de tout. Un corps de preuves à la main, le jeune général, dont la vie étoit menacée, se présente chez le roi : un conseil extraordinaire est assemblé. Faut-il ou ne faut il pas arrêter l'illustre coupable ? Le fantôme de sa prétendue popularité effraye le ministere : le peu d'habitude qu'il avoit de la nouvelle garde nationale, qui se seroit fait hacher pour son auguste maître, fait craindre une seconde irruption de cette même populace qui, à Versailles, avoit violé l'asyle de la royauté. On décide de transiger avec les conjurés. M. de la Fayette connoissoit le moral de l'homme : il se charge de la vengeance du roi, de la patrie & du chef de la milice parisienne. Il mande sur le champ au duc, qu'il lui conseille de sortir de la capitale avant trois jours, ou que sa vie est en danger. Il fait mieux, il lui fait parvenir par tous les échos de Paris, que puisqu'il a voulu compromettre son existence, il lui offrira l'occasion de se satisfaire, & qu'il le flétrira d'un soufflet en quelqu'endroit qu'il le trouve, fût-ce dans l'antichambre du roi. La foudre n'a pas un effet plus prompt que la menace du jeune général : le lâche & vil conf-

pirateur vient tomber au pied du trône qu'il vouloit envahir. Le chef des défenseurs nés de ce trône, des milices nationales, le soutien, l'appui du monarque dans ces jours de deuil; la Fayette, enfin, étoit là, il veilloit sur ses trophées. Son aspect fut pour le prince la tête de Méduse; il ne peut balbutier que le mot de pardon & de remords, & la clémence du monarque le sauve du destin qui l'attendoit. Enfin, hier au soir 14, il est parti, entre deux à trois heures, pour l'Angleterre, le roi ayant été vaincu par la bonté naturelle de son cœur, par les larmes de la vertu, par l'horreur de la position du duc de Penthievre, de la duchesse d'Orléans, de trois princes innocens des crimes de leur pere, & plus que tout encore, par le tableau désastreux de cette race superbe des Bourbons, aujourd'hui errante & vagabonde sur le globe, & flétrie dans tous les lieux où les échos répetent le saint nom de liberté.

Dans la crainte que le parti-populace qu'on avoit ameuté, ne fit une espèce d'insurrection en faveur de l'auguste Pantin que Mir..., Laclos, &c., remuaient à leur guise, on a eu l'air de lui donner une mission particuliere auprès du roi d'Angleterre. On a envoyé demander un passeport à l'assemblée nationale pour l'inviolable criminel. Il étoit lui-même à Versailles pour corroborer sa

demande de ſa perſonne, s'il eut été néceſſaire ; il a été accordé ſans répugnance, & Philippe-le-Rouge eſt allé avec ſa tendre conſolatrice, & ſon fidele connétable l'artilleur Laclos, dreſſer ailleurs d'autres batteries.

Bien différent du cardinal de Retz, qui ſe dévoua pour le parti dont il étoit le chef, celui-ci abandonne traitreuſement le ſien à la fureur & des loix & du peuple ; il laiſſe quatre cents têtes expoſées ſur la brêche, & ſa fuite auroit été le ſignal d'une vengeance éclatante & nationale, ſi le peuple reconnoiſſant ſon erreur, ne partageoit pas le ſentiment de clémence de ſon monarque L'aſſemblée nationale à penſé ſe diſſoudre ; & c'étoit un crime de plus à punir ſur ſa tête impie. Enfin l'horreur de notre poſition étoit devenue telle que nous allions redemander nos princes fugitifs & peut-être le contre coup de cette étrange révolution, alloit-il nous faire couronner & Maury & Deſpréménil, & nous faire oublier l'ariſtocratie antique.

Ses amis répandent le bruit qu'il va négocier une alliance entre la France & l'Angleterre ; demander au roi de la Grande-Bretagne de ne plus ſe nommer roi de France ; de donner la princeſſe Amélie en mariage au duc de Chartres, & d'aider la maiſon d'Orléans à monter ſur le trône de Brabant ; de donner Madame Royale en

mariage au prince de Galles, &c.; un million de ſuperbes menſonges dont je ne veux ni ſalir vos oreilles ni ſalir mon papier.

Mir...., à ce qu'on croit, a éventé tout, quand il a vu que le premier ſaut du tremplain du peuple avoit déjoué toutes leurs eſpérances; le ſerpent s'eſt replié ſur lui-même, & nul doute qu'il ne ſoit aujourd'hui le premier à ſapper l'édifice dont il devoit être la pierre angulaire, & dont il n'aura été que la pierre d'achoppement. Les premieres ſéances de l'aſſemblée nationale à Paris, vont retentir de motions plus populaires les unes que les autres. Trois jours de repos vont rendre au monſtre une vigueur nouvelle, un élan qui ſurpaſſera nos eſpérances; déjà il a commencé par faire la motion du bill d'attroupement; c'eſt une fort bonne loi à faire, mais je crois que c'eſt la clef de la voute de la conſtitution, & qu'il ne falloit pas en parler dans ce moment-ci; les diſtricts la trouveront fort déplacée, ſon application & ſon explication ſeront indéchiffrables, mais l'aſſemblée venant à Paris il avoit à travailler pour ſa propre ſureté. La motion a été ajournée.

Peut-on s'empêcher ici de porter le regard de l'indignation ſur ce compoſé monſtrueux d'éloquence & d'intrigues, de talens & de vices, connoiſſant tous les principes ſans en avoir aucun, interdit par les loix & les tribunaux, faiſant des

loix & créant des tribunaux, méprisé partout & partout recherché, astucieux comme Ulysse, éloquent comme Nestor & lache comme Thersitte, Cameleon éternel, serpent venéneux qui vous pique en vous pressant, cœur dès long tems flétri, étranger aux douceurs de l'amitié, sourd aux accens de la nature, brulôt sulphureux au milieu d'une flotte égarée, vertébreux minotaure de toutes les Pasiphaës, être mal conséquent qui n'a pas eu dans cette auguste circonstance, l'esprit d'être ou de paroître moral, ennemi né de ce qui mérite nos hommages, ami inestimé d'une mésestimable société de révolutionnaires étrangers, qui voudroient violer la patrie qui les alimente. Ce sont eux qui, par son organe, ont élevé cette motion incestueuse sur la caisse d'escompte qu'il a défendue huit jours après; ce sont eux qui, avec leurs projets sur les noirs, projets dignes d'un monde surlunaire, excitent dans l'universalité de nos possessions, des inquiétudes que toute l'aristocratie n'eut jamais osé répandre. Ils remuent le ciel & la terre; ils disent, comme la mere de Lavinie:

*Flectere si nequeo superos, acheronta movebo.*

Ainsi, quand le fermier-général de Persepolis donnoit des repas somptueux, le voyageur examinant

minant l'intérieur de la maiſon, appercevoit les traces du ſang, les débris des entrailles palpitantes. Tel Mir...., à la tribune nationale, nous étonne, nous entraîne par ſon éloquence; deſcendez dans ſon repaire infect, des perſonnages fugitifs, décrétés, des malheureuſes, des créanciers ſouilleront vos regards; en un mot, vous ſortez de l'aréopage & vous entrez dans la cuiſine de Babouc.—Quel doit être le ſort futur d'un compoſé ſemblable? Il aſpire, dit-on, au miniſtere. Au miniſtere! Bon dieu! peut-on y ſonger ſans frémir. Que ſi on veut le ſouſtraire à la vindicte des françois, il n'y a qu'une miſſion auprès du pacha de Scutari qui puiſſe lui convenir; mais non, il aura l'audace d'affronter, de défier la juſtice nationale; & comme il ne lui eſt plus permis de ſonger déſormais à mériter d'être oublié, tôt ou tard la loi deſcendra ſur ſa tête, & il ne lui reſtera pas même l'exécrable honneur de ſuccomber victime de la fureur populaire.

Mounier va, ſans doute, reparoître plus beau que jamais, ſon caractere brillera dans toute ſa pureté, & la patrie le couronnera ſur les débris des grelots & des poignards de ſes ennemis.

J'oubliais de vous dire que M. le duc de Biron, jadis le duc de Lauzun, avoit dans le complot qui vient d'être révélé, l'aſſurance du

poſte de M. de la Fayette. On diſoit qu'il avoit ſuivi les traces de ſon protecteur, mais il eſt à Paris.

Adieu mon ami, quoique ce bulletin ſoit le bulletin de la proſtitution la plus affreuſe, je vous interdis la proſtitution de mon bulletin, ne le communiquez qu'aux vrais & bons amis, &c.

*Paris*, 18 *Octobre* 1789.

La manivelle tourne toujours, mon cher ami; au moment où je vous écris, le royaume de France ſe joue à pair ou non dans une ſalle des thuileries. Le duc d'Orléans a été arrêté à Boulogne vendredi dernier en montant dans ſon paquebot. Ecoutez bien comment j'arrange ce nouveau drame, d'après un calcul algébrico-politique. Vous aurez pu vous appercevoir par le bulletin que vous recevez aujourd'hui, que mes équations ſont ſouvent raiſonnables. Il n'y a que Mir.... qui puiſſe avoir fait arrêter le duc d'Orléans. La choſe aura été certainement convenue avec Laclos avant le départ. Je ſais que le mardi, veille du 14, Mir.... dit en propres termes au bourbeux Bourbon : *je ne veux pas que vous partiez*. La poltronerie du malheureux, la frayeur qu'il avoit du ſpectre de M. de la Fayette, je ne

ſais quelle Euménide qui le crampoinnoit, l'emporterent ſur la puiſſance du minotaure ; il partit : mais l'intrigue monta en croupe avec lui, & le galoppoit encore dans ſa fuite. Il étoit eſſentiel qu'il reſtât en France pour les deſſeins du monſtre. Ecoutez bien.

Mir.... veut être miniſtre à tout prix. Il faut pour cela perdre M. de la Fayette, M. Bailly & M. Necker. C'eſt dire en trois mots qu'il faut que le vice tue la vertu. En faiſant arrêter M. le duc d'Orléans, voici le dilême avec lequel il s'eſt préſenté à la cour.

Vous n'avez agi contre le duc d'Orléans qu'avec des demi-preuves ; vous n'avez rien de juridiquement authentique contre lui. Je vais dénoncer votre acte de deſpotiſme ; j'efface d'un trait de plume toutes les couleurs que vous avez voulu lui donner ; vous êtes priſonniers à Paris dans mes fers ; tremblez pour les conſéquences.

Je tiens M. le duc d'Orléans, il reviendra à Paris ou ne reviendra pas à ma volonté : la race des Bourbons eſt aujourd'hui preſque totalement proſcrite. Faites-moi miniſtre, j'abandonne le dernier à ſon malheureux ſort, & je vous ma bête à l'infamie. Si vous refuſez, je la fais reve-

nir, je la fais revenir escortée de toutes les milices picardes & artésiennes, je mets mon homme sous la protection de l'assemblée nationale, je dénonce la reine, je dénonce les ministres, le sang va couler, mon but sera rempli sous la forme d'administration quelconque qu'il me plaira d'établir, & il ne m'en aura coûté qu'un crime de plus. Le conseil aura pâli d'horreur; le conseil est sans force physique. L'œil douloureusement collé sur la figure de Louis XVI, chaque ministre a dû dire en sanglottant : *Eh bien ! qu'il le soit donc.* M. Necker seul résistoit encore hier au soir à neuf heures; il ne vouloit rien partager avec le sublime coquin : mais, hélas ! il parloit de se retirer à Copette. A onze heures du soir, est arrivé la députation de la municipalité de Boulogne. Je ne peux savoir qu'une heure après le départ du courrier les colloques de la nuit, & peut-être demain n'aurai-je pas le loisir de vous écrire.

Génie de la vertu ! veille un moment sur nous, sauve une sainte cour des piéges des méchans ! O toi, cher général, que la patrie porte dans son sein, si pareil à Mutius Scévola, tu as sauvé, le 6 au matin, la nation entiere, en te précipitant seul au devant des furieux qui

violoient l'asile de la royauté, viens encore une fois au secours de l'état expirant ! Son destin est aujourd'hui dans ton cœur ; ton cœur est pur, la divinité le couvrira de son égide. Cacus périt par la main d'Hercule ; Mir.... doit expirer sous l'effort de ton bras. Si tu as consacré huit années de ta vie à assurer la liberté d'une terre étrangere, songes que tu as contracté une dette immense envers ta patrie, & quelque chose qui puisse t'arriver, songes à la vénération qu'inspire encore aujourd'hui le marbre de Curtius au Capitole.

Je finis, car des larmes affreuses brûlent mes paupieres & inondent mon cœur.

*19 Octobre 1789.*

IL n'a pas osé, mon ami, s'asseoir à la table du Conseil, M. Necker n'y étant plus. Ainsi, nous avons, pour le moment, cette inquiétude de moins. Cela n'empêche pas que nous ne marchions toujours sur un volcan : préparons-nous d'avance à l'explosion.

Le prince a eu l'avant-goût des peines qu'il mérite : on l'a traité à Boulogne comme un faussaire, puisqu'on est venu en députation ici, pour vérifier si les passe-ports étoient véritables.

La députation eſt repartie : ainſi, l'illuſtre coupable va débarquer en paix à Londres.

Quel ſort peut l'y attendre ? Le prince de Condé a déclaré hautement que, s'il ſortoit de France, il iroit ſe venger de lui, quelque part qu'il fût. Le prince de Condé tiendra parole : c'eſt un vieux Franc, bien ariſtocrate, mais preux chevalier. Le duc d'York, d'un autre côté, s'eſt expliqué d'une façon ſévere ſur les propos tenus par le fugitif, lors de l'affaire qu'il eut avec le colonel Lenox. Je ne crois pas que cette fois-ci, il regarde au-deſſous de lui de menager un rival qui n'eſt pas le ſujet de ſon pere. D'un autre côté, ſi quelque nouveau haſard le retient en France, il ne peut échapper à ſon procès. Placé ainſi entre le glaive du prince de Condé, le piſtolet du duc d'York & le fer de Thémis, il ne lui reſte plus que le choix du ſupplice. Cela me rappelle qu'il y a trois cents ans que le duc de Clarence, frere d'Edouard IV, jugé par les pairs & les communes, demanda, en pareille circonſtance, à être noyé dans un tonneau de Malvoiſie.

Quel que ſoit le ſort qui l'attend, la honte & l'infamie ne peuvent plus le quitter. Sa prétendue miſſion eſt un ridicule de plus : tout le monde ſait qu'il eſt incapable d'en remplir au-

cune; & le certificat de M. de la Fayette, vis-à-vis de l'assemblée nationale, indiquant d'une maniere précise la transaction de crainte, imprime à jamais, sur sa figure, la reverbération du soufflet qu'il lui avoit promis.

Mir.... disoit hier hautement, qu'il abandonnoit ce lâche coquin à son malheureux sort, qu'il n'avoit qu'une ame de laquais, &c. Vous connoissez l'originalité de ses sarcasmes, la seule arme peut-être qu'il ait le talent de manier. Veut-on connoître quelques-uns de ces sarcasmes que les sots redoutent, & dont tout le mérite consiste ordinairement dans une néologie bisarre.

On lui demandoit, au sujet de ses troupes auxiliaires, s'il pouvoit compter sur Glezen. *Bon* dit-il, *Glezen n'est qu'un homme d'orthographe. En le consultant sur un mot, je l'aurai quand je voudrai par la grammaire.*

Que pensez-vous de Chapelier ? lui demandoit un autre. *Chapelier*, répondit-il, *cela n'est bon qu'à souper chez la le J....* La le J.... est l'Astasie de notre moderne Tarare.

En voulant séduire son frere, voici les paroles qu'il lui adressoit : *Vous combattez pour l'autorité royale, & moi aussi; mais nous ne combattons pas sous les mêmes étendards, & il est des momens où les familles doivent se réunir.*

Qu'on ne croie pas cependant que cet épigrammatique perſonnage ne ſoit pas ſarcaſmé à ſon tour. Le lundi 5 au ſoir, la ſalle étoit pleine de ſes vertueuſes amies; il alla prier Mounier, préſident, de lever la ſéance. *Pourquoi cela*, répondit le vertueux citoyen ? --- *Mais vingt mille hommes vont venir vous égorger*, *faites ſemblant de vous trouver mal, & finiſſons.* --- *Eh bien tant mieux*, repart Mounier, *vous en aurez plutôt la république que vous deſirez.* Il ſentoit que le Catilina avoit affaire à la place d'armes, & il l'enchaînoit au ſénat.---—Plus on y réfléchit, mon ami, plus on eſt étonné de la réputation prodigieuſe de nos faiſeurs. Déjà je me fais le reproche de vous avoir peint le monſtre redoutable : rendu à lui-même, privé de ſon tréſorier, privé de ſes teinturiers, il eſt très-poſſible que nous ne trouvions plus que le ſquelette du fantôme qui nous épouvantoit. Déjà je ſais qu'il n'eſt pas véritablement l'auteur du quart de ſes ouvrages, & je vais vous expoſer ce que j'ai appris de poſitif à cet égard.

*Les lettres de cachet* ſont du bailli de Mirabeau, ſon oncle, qui les lui a données. Il y a des citations de neuf cents Auteurs, qu'il n'avoit sûrement pas à Vincennes. Il n'y a d'original que les détails de la cuiſine de M. de Rougemont.

*Sur la caiſſe d'eſcompte*, eſt tout entier de M. Panchaud.

*Sur la banque de Saint-Charles*, eſt de M. Claviere & Briſſot de Warville.

*Dénonciation de l'agiotage*, eſt de M. Claviere & Gorſas.

*Sur les eaux de Paris*, de M. Claviere.

*Les lettres ſur M. Necker*, de M. Panchaud.

*Les doutes ſur la liberté de l'Eſcaut*, ſont de M. Marron, chapelain de l'ambaſſadeur d'Hollande.

*Sur l'ordre de Cincinnatus*, eſt du docteur Price, & l'ouvrage a été par lui réclamé.

*Aux Bataves ſur le Stadhouderat*, eſt de M. Marron.

*Les diſcours aux états de Provence*, de M. Bourges.

*La monarchie pruſſienne.* Le fond en eſt tout entier du profeſſeur Mérian.

*Les deux adreſſes* qui ont tant fait de bruit, ſont de M. Duroveray.

*Le Courier de Provence*, eſt de M. Dumont.

Il ne reſte donc à lui d'inconteſté que les ouvrages ci-après.

*Erotika Biblion.*

*Le Libertin de qualité, ou ma converſion,*

*Mémoire de ſon pere contre ſa mere.*

*Mémoire de ſa mere contre ſon pere.*

*Hiſtoire ſecrette de la Cour de Berlin.*

Et le *Projet de la loi martiale*, qui a été ſi défavorablement accueilli.

Réduit de la ſorte à ſa juſte valeur, vous verrez avec plaiſir, qu'il n'eſt pas individuellement auſſi redoutable qu'on ſe l'imagine. Mais le calife a trente Seydes dans l'aſſemblée, à qui il diſtribue les poignards & les poiſons; & lui ſeul eſt la cauſe premiere de ce mal-aiſe qui contracte aujourd'hui tous les cœurs françois, & de cette aliénation générale de tous nos ſentimens habituels.

Le haſard m'a procuré des renſeignemens bien précieux pour ceux qui burineront tôt ou tard l'hiſtoire burleſque & tragique de notre révolution. Je me promets de recueillir en ſilence tous ces matériaux pour les Tacites futurs. Au total, on ne peut s'empêcher d'être, ſur l'aſſemblée, de l'avis du vieux député de Rennes. Nos freluquets nationaux interrogeoient la vénérable ſimplicité du bon payſan de la Vilaine. Eh bien, M. Gerard, que penſez-vous de tout ceci? --- Ma foi, Meſſieurs, je penſe qu'il y a beaucoup de coquins ici.

Sans doute qu'une main pure & énergique tracera bientôt, d'une maniere digne de l'hiſtoire, la juſtification des gardes-du-corps, & qu'on finira par ne voir qu'une inconſéquence légere dans une affaire qui a eu des conſéquences bien graves.

Sans doute qu'on éclaircira bientôt l'hiſtoire de ces poignards arrivés d'Italie à Marſeille & de

Marſeille à Paris, où la ferme générale les a ſaiſis, le premier octobre : ſans doute que M. la Perriere nous dira s'il eſt vrai, comme on le répand, que les fermiers-généraux s'étant aſſemblés extraordinairement, pour en délibérer, quelques-uns d'eux propoſérent d'en informer la commune ; mais que la pluralité décida qu'on devoit les briſer & les enterrer, pour éviter des rumeurs dangereuſes.

Sans doute qu'on ſaura tout-à-l'heure l'objet de ces fréquens voyages à Londres, d'un ſieur Fau...., homme perdu de réputation, qui ne quittoit pas Mir.... & du R...., & ce que ſignifioit le bruit qui a couru, que M. Pitt demandoit deux millions ſterlings, pour en diſpoſer incognito pendant ſix mois.

Sans doute que les échos des caſernes des gardes françoiſes prendront auſſi la parole, & qu'on découvrira un jour quelques-uns de ces hommes déguiſés en femmes, qui vinrent, le 5 au ſoir, demander la tête de Mounier, tirer des coups de fuſil ſur ſa maiſon, & qui demandoient à tue-tête, à la porte de la ſalle, *la mere Mirabeau.*

Les perſonnes qu'on a cherchées a ſéduire, parleront auſſi ; & la correſpondance de M. Lieuteaud & de M. Dandré, Conſeiller au Parlement, inſtruiront de quelque choſe ; & M. Martin &

M. de Tullis, correſpondans de Mir.... à Marſeille, chercheront, en diſant la vérité une célébrité moins honteuſe que dans leurs liaiſons déshonorables : & les provinces s'aſſembleront ſous peu ; & jugeant les opérations de leurs délégués, elles violeront peut-être la plupart de leurs inviolables enfans ; & peut-être les peuples, après avoir eu long-tems les oreilles frappées du grand & beau mot de *pouvoir exécutif*, demanderont-ils qu'on faſſe vibrer par fois, dans leur cœur, le doux mot, le mot chéri de *not bon roi* ; & alors ſe fera une vraie réorganiſation nationale, qui ne ſera compoſée ni d'ariſtocrates ni de démocrates, mais de Socrates ; & les Anitus diſparoîtront devant les nouveaux ſages, & le jour de la vengeance arrivera.

Je ne crains point, mon ami, de vous faire ces prédictions, & je publie toute ma Philippique ſans frayeur. Qui plus que moi a des titres pour ſe dévouer & pour affronter l'art des modernes locuſtes & les ſtilets de Marſeille. Jeune encore, nulle habitude longue & lâche n'a dû m'attacher à la vie. Honorablement & injuſtement malheureux, j'aurai au moins en périſſant un rayon de bonheur. Iſolé ſur la terre, vous ſeul donnerez des larmes à ma perte, mais la nation déſabuſée en donnera peut-être un jour à ma mémoire, & mon ombre ſera ſatisfaite.

Tels ſont les détails que l'amitié communiquait à l'amitié ; on les a tronqués, mutilés, défigurés, beaucoup de faits, ſans doute, y ſont oubliés, qui ſeront révélés inceſſamment.

---

Que ces événemens, françois, ne tiennent pas votre prudence endormie, ſongez que vos ennemis veillent ſans ceſſe: déjà vous aviez repouſſé d'un bras vigoureux toutes les ariſtocraties, elles ſe ſont diſſipées dans le vague des airs. Vous venez de fouler aux pieds les ſerpents de la démocratie & ils ſont rentrés dans la boue ; conſervez aujourd'hui un juſte milieu ; que votre cri de ralliement ſoit à jamais ces mots divins qui ont ſauvé la France, ces quatre mots qu'un Dieu vous a dicté dans ſa bonté, ces quatre mots magiques qui ont déjoué tous les partis. *Le Roi à Paris* ; joignez-y dans les prieres que vous adreſſerez à l'Etre ſuprême qui veille à notre conſervation ces quatre mots ſi touchans : *Domine ſalvum fac Regem.*

458